

04.11.2013

CLIN D'ŒIL A SONY LABOU TANSI AU SILA

Sauvegarde des manuscrits de l'écrivain congolais

L'espace Panaf du Sila a accueilli une table conférence consacrée à la sauvegarde et à la conservation des manuscrits de l'écrivain congolais, Sony Labou Tansi, décédé en juin 1995.

A côté de Mukala Kadima Nzuji, modérateur congolais de la rencontre, le chercheur français anthropologue en littérature, Nicolas Martin Granel, a partagé son analyse sur le sujet en question. Nicolas Martin Granel œuvre depuis des années déjà à la sauvegarde des manuscrits de Sony Labou Tansi. Il essaye de trouver des inédits pour ensuite les numériser. Le chercheur a rappelé à l'assistance, fort nombreuse, comment il a été amené à se lancer dans ce travail de préservation. Coopérant à Brazzaville, il s'était lié d'amitié avec Sony Labou, et ce, jusqu'à sa mort. En 1997, le Congo renoue avec la guerre civile, Nicolas Martin Granel doit impérativement regagner son pays d'origine. A défaut de prendre ses affaires personnelles, il fourre dans son sac ses propres écrits et quelques photocopies et cahiers originaux de Sony Labou Tansi.

Au cours de la même année, il réussit à publier, avec le journaliste Bruno Tilliette, un premier volume d'inédits, L'autre monde de Sony Labou Tansi. En 2003, il entame une nouvelle campagne d'inventaire en retournant au Congo. Cinq ans plus tard, il passe à la phase de la numérisation. L'Institut des textes et manuscrits modernes français met en place une équipe, «Manuscrits francophones». Après un autre séjour d'un mois au Congo, Nicolas Martin Granel découvre de nouveaux textes qu'il inventorie et scanne. L'orateur indique que tous les livres de Sony Labou Tansi sont précédés d'une préface. Tous ces textes sont bardés d'adresse et d'avertissements : façon singulière d'écrire et de parler aux amis lointains. Il révèle également l'existence de 500 pages d'interviews qui n'ont pas été encore publiées. «Sony était assoiffé de liberté. Toute son œuvre respire cette liberté», précise-t-il. De son côté, le modérateur, Mukala Kadima Nzuji, a affirmé qu'à travers les écrits de Sony Labou Tansi, il a découvert un écrivain fleuve qui n'a pas arrêté d'écrire tout le long de sa vie. Il avait également une âme de poète.

Des étudiants français ont travaillé sur sa poésie. «Sony ne se définissait pas comme un écrivain engagé, mais comme un écrivain engageant. Il se plaisait à répéter que son métier est homme et que sa fonction est révoltée. Sony a toujours voulu réussir sa propre voie. Il a butiné un peu partout pour créer son propre langage.» Certains illustres universitaires ont reproché au regretté écrivain congolais de plagier. Il s'en défendait en disant que sa littérature est tropicale. D'où ces œuvres puissantes qui sont devenues universelles. Il a bousculé la langue du Congo en créant ses propres expressions. Ces œuvres sont enracinées dans les murs de la société africaine. L'intervenant a soutenu qu'il est difficile de parler de Sony Labou Tansi. «Il avait une méfiance envers les universitaires. Il était hostile à tout ce qui émanait des universitaires. Il leur reprochait d'être des reproducteurs à défaut d'être des créateurs», indique-t-il.

Et d'ajouter : «Le rapport de la langue est bousculé, dès 1968, avec la remise en question de la négritude. Il introduit des tournures de langue dans son roman. Ses six derniers romans se construisent à l'éclatement et l'articulation de la langue. Sony a apporté un autre type de regard de la littérature africaine.» Pour rappel, Sony Labou Tansi est né en 1947, au Congo. Ancien professeur d'anglais au collège Tchicaya-Pierre, à Pointe-Noire. Depuis 1979, il s'est imposé, progressivement, comme l'un des leaders d'une nouvelle génération d'auteurs francophones d'Afrique noire par ses romans et son théâtre. Il a obtenu le Grand prix de l'Afrique noire pour L'anté-peuple, le prix francophonie de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques pour l'ensemble de son œuvre, et le prix Ibsen, décerné par le Syndicat professionnel de la critique dramatique pour sa pièce Antoine m'a vendu son destin.

Nacima Chabani

DEBAT AUTOUR DE L'ECRITURE DRAMATIQUE AU SILA

«L'exhibition de la parole»

Le théâtre est d'abord un langage, un mouvement, une création. Pas une langue !

La conférence porte un curieux titre : «Archéologie du Moi en souffrance : écrire pour le théâtre ?» Les intervenants sont des passionnés de l'écriture et du quatrième art. Habib Tengour, Aziz Chouaki et Mustapha Benfodil étaient ensemble, samedi soir, au 18e Salon international du livre d'Alger (Sila), dans l'espace réservé au «littératures», au pavillon central du Palais des expositions des Pins maritimes, pour parler de leurs expériences respectives. Assis autour de Noureddine Azouz, qui a modéré le débat, les trois auteurs ont dressé un état des lieux assez large de la création théâtrale en Algérie, ses pesanteurs historiques, ses blocages et ses perspectives.

Habib Tengour a évoqué sa rencontre avec Ould Abderrahmane Kaki à Mostaganem, dans les années 1960. «A l'époque je voulais écrire pour le théâtre. J'avais lu tous les livres de la bibliothèque municipale sur le théâtre de l'absurde, la tragédie grecque. Kaki a lu mes textes, il m'avait dit que les personnages parlaient beaucoup. Il avait ajouté que le théâtre c'est le mouvement, et m'avait conseillé d'écrire en arabe populaire. Je ne pouvais pas écrire en arabe, donc, je me suis concentré sur la poésie», s'est rappelé Habib Tengour, soulignant que Kaki est le fondateur du théâtre moderne algérien. Il a avoué que son obsession a toujours été de travailler sur la langue d'écriture et a évoqué le cheminement d'une adaptation en France d'un de ses romans, L'épreuve de l'arc (paru en 1990), pour les planches, avec l'aide d'Alain Rais. «J'ai travaillé avec ce dramaturge et poète français. C'était une première expérience.

Plus tard, nous avons monté un autre texte : Traverser, traitant de la question de l'exil. En fréquentant les comédiens et les gens du métier, j'ai compris que je pouvais écrire des pièces en français, sans que cela soit du français, pour évoquer la réalité algérienne en réfléchissant en Algérien», a-t-il affirmé, précisant qu'il ne fallait pas nécessairement s'exprimer en arabe dialectal pour raisonner en Algérien. Habib Tengour a écrit une pièce de théâtre, Captive sans éclats, pour souligner le drame des femmes dans l'Algérie des années 1990 (la pièce est publiée aux éditions APIC à Alger). L'auteur a souhaité une traduction du texte pour que la pièce soit montée. «Ecrire, c'est se confronter à des auteurs. Pour moi, c'était Homère, Joyce, Hugo, Shakespeare...Le théâtre est pour moi une autre façon de travailler la poésie», a-t-il souligné. Aziz

Chouaki, qui a écrit une vingtaine de pièces pour le théâtre français, a estimé que l'écriture romanesque est plutôt horizontale, alors que l'écriture dramatique est verticale. «Le passage de l'écriture romanesque à l'écriture théâtrale est pour moi une exhibition, une mise en avant de la parole», a-t-il dit. Il a rappelé avoir commencé par l'écriture de romans avant de passer au théâtre.

Pour lui, il est nécessaire de doter le théâtre algérien de moyens pour traduire les textes. Mustapha Benfodil a, pour sa part, estimé qu'il est important d'accéder à une certaine forme d'universalité dans l'action théâtrale, la nationalité des metteurs en scène ou de la langue important peu. «L'art est d'abord langage. Il faut d'abord maîtriser la dramaturgie. La langue n'est qu'une technique. Et puis, la théâtralité du texte doit être apparente. Savoir quand et où on peut parler de théâtre», a-t-il affirmé. Mustapha Benfodil est auteur de plusieurs pièces, comme Clandestinopolis et Zizi dans le métro. Habib Tengour a relevé que le public du théâtre a changé en Algérie. «Le public de Kaki et de Alloula résonnait au chiir al malhoun. Aujourd'hui, le melhoun, ça ne dit rien au public. Les jeunes Algériens ne sont plus dans ce rapport à l'arabe populaire porté par cette forme de poésie. Les jeunes sont imprégnés de la langue arabe classique. Cheikh Hamada ne leur dit rien. Il y a eu des ruptures historiques. Nous sommes dans une société urbaine avec des rapports individualistes. La langue n'est pas la même», a analysé Habib Tengour. Selon lui, les jeunes qui doivent écrire sont tenus de penser le théâtre autrement...

Fayçal Métaoui